

On clôture

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 22

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quant à la troupe des autres, elles ne valent pas d'être nommées.

La Terre donc est, à notre connaissance, le plus beau des astres et, dans ses proportions modestes, le plus achevé. Ce qu'il y a de plus beau sur la terre, ce sont les presqu'îles. L'Europe, serrée à la taille entre la Baltique et le Pont-Euxin, s'élargissant, se découpant à son tour en péninsules secondaires de l'aspect le plus varié, l'Europe si considérable qu'elle a pris rang de continent, l'Europe avec toutes ses infirmités, l'Europe dans sa décadence, hélas ! manifeste, est encore ce qu'il y a de mieux sur la Terre. Les Alpes sont le joyau de l'Europe et du monde. Il y a de plus hautes montagnes et l'on va partout, mais aucun explorateur des Carpathes ou des Pyrénées, des Andes, de l'Altaï, de l'Himalaya, du Kilimandjaro, du Caucase même, n'a osé les mettre au-dessus des Alpes comme grâce et comme beauté (ou du moins si quelques-uns ont risqué cette impertinence, nous n'avons pas vu leurs diatribes, ce qui revient au même pour notre objet). Sans posséder le Mont-Blanc, qui est en France, quoi qu'en pensent de nombreux Français, la Suisse est la première des contrées alpines, preuve en soit le nombre de ses *Grands-Hôtels*. Ce qu'il y a de plus beau en Suisse, chacun l'a dit, c'est le canton de Vaud, cet abrégé de toute la patrie, et dans le canton de Vaud lui-même, c'est naturellement ce qu'il y a de plus vaudois, le Gros de Vaud, comme on dit dans le pays, le Jorat en termes géographiques.

Je conduisis, il y a peu de jours, sur ses hauteurs ensoleillées, un savant qui a vu l'Hymette et le Parnès, peut-être le Parnasse, qui est monté sur la grande Pyramide, et qui, faveur inestimable, a posé son front sur les hauteurs du lac de Genezareth, où s'assit le Maître.

— Mon cher, dit cet homme sage (il ne me dit pas « mon cher », mais il le pensait) : la beauté n'est la proportion, la juste mesure. Du Jura, la chaîne des Alpes se développe avec plus d'étendue ; le détail, en revanche, ne s'y distingue plus ; c'est bien beau, mais c'est trop loin ; de votre Signal, tout est bien distinct, tout est admirable, mais c'est trop près. Ici, ni trop près, ni trop loin, l'ensemble et le détail, et vous choisissez au gré de votre fantaisie, c'est la perfection.

Et pourtant ce n'était pas encore la perfection ; nous avions devant nous les Alpes, de l'Eiger au Mont-Blanc, avec tous les plans intermédiaires, les bois, les clochers, les châteaux, toute la lyre, mais rien de l'autre côté ; ce n'était pas encore la liberté, la plénitude, la complète satisfaction. Poursuivant notre recherche, nous croyons avoir trouvé ce trésor inestimable un peu plus au nord. Nous n'oserions pas affirmer d'une manière absolue que le plus beau site de l'univers se trouve exactement sur l'échine de notre montagne, entre Thierrens et Villars-le-Comte, mais nous avons au moins de fortes raisons pour croire que c'est le plus admirable lieu de notre système solaire. On est porté là juste au sommet du flot qui descend du Jura et remonte un instant, pour se creuser encore et rejaillir haut à l'orient en blancheurs éternelles. Cette métaphore banale, qui s'impose sur les sommets d'où l'œil embrasse une succession de chaînons parallèles, n'est juste ici qu'en partie. Ni les Alpes, ni le Jura n'y semblent en mouvement, mais soi-même on est sur une vague. Point de précipices ; des deux côtés, d'ailleurs si divers d'aspect, pentes ménagées qui invitent à prendre un élan ; inépuisable variété de tons, de plans et d'accidents, mêlés comme une grande symphonie.

* * *

C'est tout près d'ici, à mi-hauteur du coteau prolongé qui domine les villages de Corcelles et de Ropraz et forme le sommet du Grand-Jorat, c'est dans ces champs un peu froids déjà, mais

encore fertiles, que le laboureur « sifflant après son attelage » a laissé s'échapper, sans le vouloir, l'exclamation qui nous sert d'épigraphe : « Canton de Vaud, si beau ! » On assure même qu'une larme a coulé le long de sa joue, et qu'elle est devenue une source admirable en vertus.

Mais parmi tant de fontaines, je n'ai pas discerné quelle est la véritable.

Les filles qui retournent les foins sur ces esplanades où l'air est si vif, où tant de sommets les regardent, ont bien le sentiment de leurs privilèges ; elles ne vous demanderont pas si vous trouvez leur pays beau : le mot beau n'a pas cette acception dans nos campagnes, on y parle d'un beau porc, d'une belle avoine, non d'un beau site ; mais elles avoueront bien, avec une fierté modeste, qu'autour de leur ferme « c'est assez plaisant ». Plaisant, dans ce vieux langage, s'applique encore à tout ce qui plaît.

Corcelles-le-Jorat, grand village, antique justice et seigneurie, s'abrite en un pli du terrain ; la belle vue y commence à deux pas en arrière, à la hauteur des cheminées. Ropraz n'est abrité que par un épaulement du côté du nord, l'air joue à son gré autour de ce hameau solitaire. Je ne sais rien de plus simplement beau que la vue dont on jouit devant l'humble chapelle de Ropraz, où la Dent du Midi se dessine précisément au-dessus de la Tour de Gourze. On ne va guère en ce pays, dont chacun pourtant sait le nom. Était-ce un de Glannaz, était-ce un Grisot de Forel (encore grands à Fribourg, je crois), ce métral, ou mailtre, ou sire de Ropraz dont parle un naïf fabliau, trop banal pour n'être pas historique ? On ne me l'a pas dit, probablement on n'en sait rien ; mais en revenant sur mes pas, dans la fin de Ropraz je demandai le chemin d'Ussières à une charmante enfant de vingt ans bientôt, debout sur le seuil d'une maison isolée.

— Je sors avec ma sœur, me répondit-elle, nous vous montrerons le sentier ; il va tout droit dans les prés.

L'autre fille, très bien aussi, ne valait pourtant pas sa cadette. Nous fîmes ainsi quelques pas. En les quittant je leur dis, dans une admiration peut-être indiscrete :

— Les demoiselles de Ropraz sont bien toujours aussi jolies que du temps de la chanson.

Leurs éclats de rire me prouvèrent qu'elles m'avaient trop bien compris. L'aventure de Monsu de Ropraz ne leur était point inconnue.

* * *

... Nous étions aux portes de Mézières, dirions-nous pour parler comme tout le monde, quoique ce Mézières-ci n'ait point de porte. La traite à faire était bonne, mais trois lieues de grande route, et de cette route, c'était trop ; je ne la parcourus que dans sa largeur, un peu réduite par le chemin de fer, et je me jetai résolument sur la gauche. Le sentier, assez uni d'abord, ne tarde guère à prendre une inclinaison plus sensible que celle de la grande route, avec laquelle il fait un angle assez aigu, et bientôt il atteint la lisière orientale des grands bois et redevient sensiblement horizontal pendant près d'une heure. On trouve même, au delà du hameau des Cullayes, une plaine aussi nivelée que celle de Bière, et probablement plus étendue, mais différant de notre Champ-de-Mars en ce qu'elle n'est absolument dominée par rien. Nous suivions maintenant le bord extrême du plateau supérieur, du côté des Alpes, étudiant à loisir l'ensemble et les détails d'un panorama non moins surprenant, non moins ravissant que le tableau dont nous avions joui le matin près de la ligne où les eaux se partagent entre les lacs de Morat et de Neuchâtel, entre les sources de la Menthue et les affluents occidentaux de la Broie. Les objets qui forment le contour du paysage sont à peu près les mêmes ; mais la valeur en est différente, et les plans moyens, tout à fait renouvelés, prennent une grande impor-

tance. Nous nous sommes sensiblement rapprochés des Alpes, le Moléson paraît énorme, et les monts gruyériens qui nous en cachent la base, sont si près qu'on y compte à la lettre les sapins, les chalets, les fumées. Ma voisine, qui discerne à l'œil nu les satellites de Jupiter, y verrait combattre, je m'assure, les fiers taureaux fribourgeois.

C'est une véritable vue de montagne : l'œil plonge sur le plateau inférieur, celui des monts de Lavaux, où chaque bois se détache en bosse velue. Gourze à l'extrémité du tableau, vers le midi, se perdant presque dans le cadre, le Pèlerin et son petit massif, que l'œil parcourt jusqu'à la base et qui par les tons et les proportions semble s'allier aux basses Alpes de Vaulruz, dépassent seuls notre niveau ; les autres n'y arrivent pas. L'œil s'amuse de ces taupinières et les dédaigne. Les sommets neigeux, les Diablerets, le Combin, la Dent du Midi le charment sans le fixer : il s'attache à ce qui est droit devant lui, aux monts fraternels de la Gruyère. En vain le sol est aplani sous nos pas ; c'est l'air des montagnes que nous aspirons avec le parfum pénétrant du foin de montagne ; les notes de la trompe des Alpes se détachent dans le murmure de la forêt ; nous voyons la toile blanche sur l'épaule de l'*armailli* : la Gruyère est là, nous y touchons, nous y sommes, nous en subissons le charme entraînant. Elle nous saisit comme la belle de Charmey prit la main de son jeune sire, pour l'entraîner dans la *coraula* qui s'enroule et se déroule en cadence à travers monts et vallées, jusqu'à l'ivresse et l'épuisement.

Ne la craignons pourtant pas trop, cette ivresse ! Notre beau lac, que nous ne voyons pas d'ici, mais que nous sentons à l'ampleur des cavités rayonnantes, c'est lui, c'est l'Alpe qui s'y mire, ce sont nos rochers, nos sapins, nos mousses qu'il faut chérir, pour pouvoir sincèrement dire avec feu Marandin, le prédécesseur des Monnard et des Rambert :

Tsi qu'ama ben sa patria,
Sara todzo prau contèin.

On clôture.

Cette fois, c'est la fin. Le rideau du Théâtre s'est baissé cette semaine sur deux représentations de *Faust* et une de *Barbier de Séville*, qui, si elles ne firent pas salle aussi comble que les *Armaillis*, n'en ont pas moins satisfait pleinement les spectateurs.

La saison d'opéra, comme déjà la saison de comédie, aura été brillante. M. Bonarel doit être aussi content que les Lausannois de ces derniers succès. Il l'est ! Et c'est pourquoi nous aurons le plaisir de le revoir l'an prochain à la tête de notre théâtre.

Au Kursaal, le *Mariage de l'Assesseur* s'achève, sans défaillance de la part des interprètes ni du public, vers la 32^e représentation, qui aura lieu lundi soir et qui sera irrévocablement la dernière. C'est donc le moment de profiter : plus que ce soir samedi, demain, dimanche, *en matinée et soirée*, puis lundi soir.

Après, M. Tapie nous donnera, du 3 juin au 15 juillet, trois représentations par semaine. Elles auront lieu les vendredis, samedis et dimanches et seront un vrai spectacle de famille. Leur programme comportera, avec des attractions, du chant, une opérette en 1 acte bouffe, et trois parties de vues inédites du Cinéma Froissart, avec orchestre, bien entendu.

A Mézières, la vogue, fort justifiée d'ailleurs, d'*Aliénor*, se maintient également. Et tous y trouvent un plaisir très grand, « intellectuels et profanes ». Tous subissent la séduction irrésistible du souffle de poésie et d'art qui anime l'œuvre dans toutes ses parties et qui fait des représentations actuelles du Théâtre du Jorat, un spectacle vraiment impressionnant et qu'il faut voir.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.